

Film d'atmosphère

Les amours imaginaires de Xavier Dolan

André Roy

Numéro 148, septembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2010). Compte rendu de [Film d'atmosphère / *Les amours imaginaires* de Xavier Dolan]. *24 images*, (148), 63–63.



Film d'atmosphère

par André Roy

Pour son deuxième film, après *J'ai tué ma mère*, Xavier Dolan a voulu réaliser une œuvre qui ne soit qu'atmosphère : une variation élégante et labile sur les sentiments amoureux, vécus par sa génération, celle qui a 20 ans en 2010. Impressionnistes, *Les amours imaginaires* brassent de multiples thèmes : la quête de l'amour, l'obsession de l'être aimé, l'amitié mise à rude épreuve par cet amour, la sexualité, y compris l'homosexualité, les fantasmes, la jalousie, etc. Par fragments, strates et accumulations, le film semble se constituer, prendre corps sous nos yeux, qui sont obligés de lui donner une existence concrète, un poids. Diffuse, la narration fait apparaître des images qui, pour émouvoir le spectateur, usent impatiemment du ralenti et de la musique. Des images pléonastiques sur un grand amour impossible que se disputent deux personnages, Marie Camille (Monia Chokri, inspirante) et Francis Riverëkim (Xavier Dolan, éloquent), sur une poursuite amoureuse, avec tout ce qu'elle transporte d'angoisse, d'incertitude, de blessure, de malheur quand il s'agit de posséder un être insaisissable, ici un Nicolas M., ange raphaëlique interprété par Neils Schneider (au jeu pour le moins effacé).

La construction du film s'appuie sur la figure de la boucle : enchaînements presque à l'identique d'images, juxtaposées jusqu'à ce qu'elles suscitent une certaine sublimation, un envoûtement qui emporterait le spectateur. Placé sous le signe stylistique de l'homogénéité pour plus d'efficacité, le récit est ainsi fait qu'il doit séduire à tout prix. Y contribueront les nombreux ralentis et les mêmes chansons rétro. Ces ressources d'images et de musique accrochent, scot-

chent le spectateur, qui pourrait en être parfois excédé. Mais Xavier Dolan, comme l'a montré sa première œuvre, sait à certains moments aller plus loin, ou, du moins, ajouter une sorte de plus-value à des scènes qui pourraient facilement devenir pesantes. Il le fait avec plus que du talent : avec une connaissance du cinéma, comme le montrent ses références et ses clins d'œil nombreux (on en comptait déjà beaucoup dans *J'ai tué ma mère*), qui vont ici de Wong Kar-wai à Gregg Araki, en passant par Pedro Almodóvar et Jean-Luc Godard. Il y a quelquefois de belles propositions dans cette utilisation de procédés filmiques et sonores, celles de saisir les corps, de faire rendre gorge à leur érotisme. La simple vue d'une nuque, d'un dos, d'une démarche peut nous faire glisser dans une douceur charnelle, éprouver une tactilité étonnante. Même la fumée d'une cigarette peut y avoir un rôle : dire, par exemple chez Marie Camille, le bonheur ou le dépit. Alors, ce mélange d'un ralenti avec une musique peut ainsi parfois nous transporter dans un état effectif extrêmement tangible.

Il faut également souligner l'orchestration chromatique des lieux et des vêtements qui contribue à la création de cette atmosphère qu'on pourrait qualifier de romantique. Atmosphère fragile toutefois, menacée de s'affaïsser tant lui est injecté complaisamment du kitsch (les vêtements *vintage*, entre autres), mais qui est fortifiée par un savant affichage des couleurs, qui nimbent les personnages et les distinguent : le rouge passionné à Marie, le bleu mélancolique à Francis et le blanc distant et infidèle à Nicolas. Pour cet esthète qu'est Dolan, cette distinction colorée peut être tout autant un idiome, un

message qu'un symbole ou une métaphore. Elle est un monde, une substitution à l'expression des désirs. Ces oppositions colorées déclinent l'étanchéité des rapports entre individus, l'impossibilité de l'amour, l'inassouvissamment fatal de la quête amoureuse. Car à la source même du récit, il y a la non-liaison, la non-réconciliation, le manque.

Construire un film sur le manque est difficile. Il fait flôter à la fiction bien des dangers. Comme celui de faire trop confiance aux images (elles ne peuvent pas tout dire), à l'atmosphère qu'elles pourraient dégager ; une sécurisation qui affaiblit la mise en scène – moins percutante et audacieuse que celle de *J'ai tué ma mère*. La liberté qui soufflait sur le premier opus est remplacée ici par la juvénilité, presque une candeur dans l'utilisation des procédés (ralentis, etc.), taylorisant les effets escomptés : catalyser les sentiments. Cette insouciance ne va pas sans charme et sans plaisir, mais laisse insatisfait. Le cinéaste ne va pas jusqu'au bout de son évocation de l'amour comme forçage des corps et des sentiments, qui est en fait son vrai – et beau et tragique – sujet. Sans s'arrêter sur les fausses-vraies interviews ponctuant le film, qui se veulent une explication des rapports sentimentaux des jeunes d'aujourd'hui, guère inspirées et mal assemblées, on peut conclure que, dans son ensemble, l'exploration amoureuse, toute gracieuse et touchante qu'elle est dans *Les amours imaginaires*, n'en reste pourtant pas moins frivole et banale. ■

Québec, 2010. Ré., scé., costumes. et mont. : Xavier Dolan. Ph. : Stéphanie Weber-Biron. Son : Sylvain Brassard. Int. : Monia Chokri, Xavier Dolan, Neils Schneider, Anne Dorval. 97 minutes. Prod. : Xavier Dolan, Daniel Morin, Carole Mondello. Dist. : Remstar.